

## Reflets

Revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire



Guberman, N., G. Broué, J. Lindsay, L. Spector, avec le concours de L. Blanchet, F. Dorion et F. Fréchette (1993), *Le défi de l'égalité : la santé mentale des hommes et des femmes*, Boucherville (Québec), Gaétan Morin éditeur, 187 p.

François Boudreau

Volume 7, numéro 1, printemps 2001

Santé mentale et les défis de l'an 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/026348ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/026348ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Reflets : Revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire

### ISSN

1203-4576 (imprimé)

1712-8498 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Boudreau, F. (2001). Compte rendu de [Guberman, N., G. Broué, J. Lindsay, L. Spector, avec le concours de L. Blanchet, F. Dorion et F. Fréchette (1993), *Le défi de l'égalité : la santé mentale des hommes et des femmes*, Boucherville (Québec), Gaétan Morin éditeur, 187 p.] *Reflets*, 7(1), 242-249.  
<https://doi.org/10.7202/026348ar>

**Guberman, N., G. Broué, J. Lindsay, L. Spector, avec le concours de L. Blanchet, F. Dorion et F. Fréchette (1993), *Le défi de l'égalité: la santé mentale des hommes et des femmes*, Boucherville (Québec), Gaétan Morin éditeur, 187 p.**

---

*Lu par François Boudreau*

*École de service social, Université Laurentienne*

La santé mentale est un état social et un sentiment de soi. Elle est un état social par sa définition en tant que correspondance ou non à la norme, et un sentiment de soi en tant que rapport de soi dans l'ensemble de ses relations sociales. Il n'est qu'à rappeler la boutade à l'effet que mieux vaut être riche et en santé que pauvre et malade pour s'en convaincre! D'une certaine façon, c'est la question abordée par les auteurs du livre *Le défi de l'égalité*. Les onze personnes qui ont directement collaboré à la rédaction de ce livre ont tenté de répondre à deux questions très complexes, celle de la nature des rapports hommes/femmes et celle de l'impact de ce rapport sur la santé mentale. En fait, après la lecture de ce livre, la boutade précédente pourrait plus justement s'énoncer : «pour être en bonne santé mentale, mieux vaut avoir un bon emploi et être un homme!»

L'ouvrage est un rapport du Comité de la santé mentale du Québec (CSMQ), organisme gouvernemental de planification et d'évaluation dont le mandat est de conseiller le ministre de la Santé et des Services sociaux du Québec sur les questions de santé mentale. Le CSMQ assume une responsabilité particulière dans le développement et l'ajustement de la politique québécoise de santé mentale. Il faut préciser que le CSMQ compte plusieurs autres groupes de recherche qui portent sur des questions spécifiques, telles la santé

mentale et le vieillissement, son rapport à la pauvreté, au travail, son état dans les communautés culturelles et chez les autochtones. Ce rapport particulier a été écrit par des chercheurs et des praticiens du milieu et pose une perspective socio-communautaire de prévention spécifique à la problématique homme/femme. Mais, quel est le rapport de la santé mentale à la société?

Depuis au moins Foucault<sup>1</sup>, la sociologie et les disciplines connexes ont compris que la folie est un phénomène social, ou, plus précisément, que les catégories de la santé mentale sont le résultat d'une construction sociale. La normalité n'étant en fait qu'une ligne de conduite définie dans un arbitraire relatif, par des spécialistes qui répondent au besoin de circonscrire une conduite sociale moyenne, laquelle répond à son tour aux besoins d'un système de domination, présenté sous la forme de l'ordre social. La création de l'ordre passe par la création de la norme. Ainsi, la santé mentale est généralement définie en rapport à sa position face à une norme socialement établie.

De cette manière, l'intégration ou l'exclusion sociale demeure intégration ou exclusion face à une norme. La folie, dans son sens traditionnel, est nettement située à l'extérieur de la norme. Mais la santé mentale, en tant que concept opératoire désignant une non-correspondance à la norme, n'a pas besoin d'être «folie» pour être soumise à l'exclusion, ni pour être stigmatisée<sup>2</sup>. C'est bien pourquoi la question de la santé mentale préoccupe un ensemble de disciplines connexes à la psychiatrie. La psychologie, l'éducation spécialisée, le service social, les sciences infirmières, les domaines de l'enseignement et de la pédagogie, pour en nommer quelques-unes, sont autant de disciplines qui se préoccupent de la question, mais hors de la problématique clinique/pilules. Ces disciplines travaillent soit à l'intégration des individus — dans la norme, faut-il le dire —, soit au maintien de la santé mentale «normale» de l'individu, de manière à rendre adéquat son interaction dans son milieu.

Parler de santé mentale et de norme sociale, c'est aussi, sinon surtout, parler du sentiment d'être de l'individu, parce que la santé mentale peut aussi se définir comme la qualité du sentiment de soi, de son être, dans sa peau. Et là, lorsqu'il ne s'agit pas de folie profonde, «l'enfer c'est les autres» comme le disait Sartre,

c'est-à-dire que notre qualité de vie est influencée par nos rapports à autrui. En soi, la santé mentale dépasse donc de loin la simple question biologique ou le simple déséquilibre bio-chimique, comme la psychiatrie aime souvent définir la question. Voilà pour le contexte général de l'ouvrage.

*Le défi de l'égalité* est divisé en cinq chapitres. Le premier jette un regard rétrospectif sur les rapports sociaux hommes/femmes, depuis la Nouvelle-France, jusqu'au développement du féminisme et des groupes masculinistes contemporains. Les auteurs veulent ainsi situer la problématique de l'ouvrage. Le second chapitre, divisé en cinq points, pose un regard critique sur l'impact de ces rapports hommes/femmes sur la santé mentale. On souligne l'inégalité des hommes et des femmes en société contemporaine; on donne un portrait des principales pathologies associées à ces rapports (stress, suicide, toxicomanie, etc.); on souligne l'impact des transformations sociales, en particulier de l'éclatement des modèles traditionnels des rapports hommes/femmes; on souligne l'impact de l'intervention des professionnels de la santé mentale; on termine par des considérations sur la socialisation sexiste. Le troisième chapitre est constitué de quatre études de cas traitant de l'impact des rapports sociaux hommes/femmes sur la santé mentale. On y traite de la violence conjugale, de l'arrivée d'un enfant dans le couple, d'un divorce et de l'obsession minceur d'une femme. Le quatrième chapitre se penche sur la prévention et la pratique québécoise en matière de santé mentale. On insiste sur la prévention et les stratégies d'intervention à orientation sociale et communautaire. Ce chapitre est très court (16 pages) et très général. Il tente de dégager des principes d'intervention vers l'individu, vers la communauté et vers la société. Il manque en fait de développement, d'illustrations et de contextualisations. Finalement, le cinquième chapitre est constitué d'une série de recommandations législatives, réglementaires et institutionnelles devant s'appliquer à plusieurs niveaux : socio-économique, idéologique, organisation du travail, éducation et recherche.

L'ouvrage comporte deux annexes, une sur le cycle de la violence, l'autre sur les ressources humaines consultées dans le déroulement de cette recherche. Une bibliographie générale de

plus de 170 titres a été intégrée à la fin de l'ouvrage, juste avant la postface constituée de l'appréciation de deux experts. L'un des experts est un homme, l'autre est une femme.

Penchons-nous d'abord sur le contenu des chapitres. Même si le premier chapitre ne prétend pas à l'exhaustivité, le regard historique porté sur les rapports hommes/femmes est beaucoup trop rapide pour même s'approcher d'une interprétation historique adéquate. Par exemple, on peut lire, entre autres, que «les inégalités des rapports hommes/femmes ont existé de tout temps» (p. 5). D'un point de vue théorique, une telle conception laisse très peu de place au développement de rapports égalitaires entre les hommes et les femmes. D'un point de vue historique, cette affirmation est fausse. Il faudrait situer un tant soit peu un espace géographique et temporel et qualifier ce qu'on entend par inégalité. Il n'est qu'à rappeler l'ouvrage de Anderson<sup>3</sup> qui montre comment l'égalité hommes/femmes des Hurons a été transformée par l'arrivée des Européens. Ou encore les ouvrages de Muchembled, qui montrent comment les inégalités sont, jusque dans le Haut Moyen Âge européen, affaire de classes sociales<sup>4</sup>. En fait, ce n'est pas parce qu'il y a division sexuelle du travail qu'il y a inégalité, du moins, pas dans la paysannerie des sociétés traditionnelles. Ici, les auteurs embrassent beaucoup trop large pour un traitement en dix pages.

Malgré un certain nombre d'informations pertinentes qui soulignent la nécessité des luttes des femmes, le second chapitre est difficile à cerner dans son unité et certaines informations demeurent clichés. Par exemple, dire que les femmes gagnent, «en moyenne», 0,64 \$ pour chaque dollar gagné par les hommes ne nous aide pas à comprendre la situation réelle des hommes et des femmes dans les différents milieux du travail, ni où, par conséquent, il faut mener des luttes pour éliminer les inégalités. Pas plus que cela ne nous instruit sur le choix que font plusieurs femmes de ne pas travailler des semaines de 80 heures, préférant s'éloigner de l'aliénation du monde du travail actuel. En fait, ce chapitre traite de beaucoup trop de questions disparates pour être articulé adéquatement dans le cadre de l'ouvrage et de son mandat. Aussi, la section sur la socialisation, malgré une recension des écrits intéressante, semble trop insister sur la place réelle de la socialisation dans le

développement de comportement stéréotypés. Simone de Beauvoir avait dit «on ne naît pas femme, on le devient»<sup>5</sup>. On aurait envie de poser la question à propos de l'homosexualité : naît-on homosexuel ou le devient-on? Pour sa part, Onfray<sup>6</sup> affirme le contraire, en disant : «on ne devient pas homme ou femme, on le naît». La situation semble donc plus complexe qu'elle ne paraît à première vue et les auteurs ne réussissent pas à rendre certaines nuances que le traitement de ces questions demande.

Le chapitre trois présente quatre récits de vie qui se veulent des illustrations de situations réelles. Chaque récit est présenté de manières très pédagogique, à la manière d'un instrument de travail pour l'intervention sociale. Trois des récits mettent aux prises des hommes et des femmes, le quatrième discute d'une femme obsédée par l'apparence de son corps. Malgré les forces de ce chapitre, il reste entaché d'un fort stéréotype et d'un parti-pris : seuls les hommes causent les problèmes dans le couple. Or, si ce sont généralement les hommes qui utilisent la violence physique, une volumineuse documentation montre que la violence n'est pas l'apanage des seuls hommes et qu'elle n'est pas seulement physique<sup>7</sup>. En ce sens, ce chapitre est davantage dirigé vers l'intervention auprès des hommes, qu'auprès des hommes et des femmes. La nuance semble importante.

Malgré le bien-fondé de l'ensemble des recommandations présentées au chapitre cinq, le problème qu'il pose est de présenter tout le changement social comme résultat de la seule action institutionnelle, en particulier étatique. Si les institutions ont un rôle à jouer dans le développement et la transformation des attitudes, il faut quand même admettre que ce sont les individus qui doivent accepter et incorporer le changement dans leur vie, de manière à ce que ce soit les pratiques de base dans la société qui changent. Autrement, nous l'avons vu à maintes reprises, les individus résistent au changement «venu d'en haut». Mais plus là dessus dans un moment.

Sur la liste des ressources humaines consultées, il n'y a rien à dire, sinon que ce sont des ressources québécoises. Mais, dans l'annexe sur le «cycle de la violence», on a omis le mot «homme» dans le titre. Cette annexe de deux pages est présentée comme

modèle de compréhension du cycle de la violence, mais on la présente ainsi : « la tension augmente chez l'homme... la femme se sent coupable... l'homme s'enrage... » Autrement dit, la violence ne peut être que celle des hommes. Pourtant, encore ici, la documentation existe sur des cas de violence des femmes envers les hommes<sup>8</sup>, des femmes entre elles, des femmes envers les enfants, etc. Comprendre le cycle de la violence impose de comprendre ses caractéristiques générales, et non que la violence ne peut être que celle des hommes envers les femmes.

Commentons maintenant l'appréciation des experts, en commençant par l'expert masculin. On y comprend rapidement que les hommes doivent suivre la réflexion féministe et qu'ils ne peuvent, moralement, être critiques envers elle. Il qualifie d'ailleurs la réflexion féministe de « très juste », sans indiquer de quelle réflexion il parle dans ce très vaste paradigme. Il dénonce la résistance masculine aux avancées du féminisme et à une transformation plus grande des rapports hommes/femmes, sans se demander pourquoi il y a résistance de la part des hommes. Il se contente de constater la difficulté de développer une identité masculine aujourd'hui et laisse le lecteur avec l'impression que le travail « sur soi » des hommes ne progresse pas assez rapidement<sup>9</sup>. En fait, il ne dénonce pas tant le retard de la réflexion masculine sur les rapports de sexes, que le retard des hommes à comprendre et à assimiler le point de vue féministe sur ces rapports, sans préciser quel point de vue est à comprendre. Aussi, ce retard de la réflexion des hommes « bloque l'accès à l'égalité » (p. 177). Ce constat devrait nous forcer à aller plus loin dans notre réflexion et à nous pencher sur le pourquoi de la chose.

Les précisions conceptuelles sont toujours importantes, de même que le maintien du regard critique sur les différents courants théoriques, y compris sur le féminisme. Et ils sont nombreux ces courants. Les implications de l'égalité homme/femme conceptualisée en termes d'un plus grand accès des femmes aux postes de PDG des corporations transnationales, en termes d'accroissement du nombre des femmes dans cette stratosphère de la sphère publique avec tous les privilèges que cela implique, en termes de l'exercice « par des femmes » de ce type de pouvoir, avec toute sa

lourdeur de domination politique, ne sont politiquement, socialement et économiquement pas les mêmes, que le développement de valeurs associées aux femmes — coopération, solidarité, compassion, consensus, etc., — qui débouchent sur un type d'organisation sociale totalement différent. Autrement dit, l'accès des femmes, à part égale, dans le système de domination actuel, n'a rien à voir avec la transformation profonde de ce système, ni avec les valeurs du service social.

L'auteure de la seconde postface est beaucoup plus critique de tout l'ouvrage. Elle le qualifie en fait de «dépassé» en précisant que «l'image qui se dégage tout au long du document, image consacré [sic] dans les recommandations présentées à la fin du texte, est celle des femmes victimes<sup>10</sup>. On ne fait pas assez ressortir, même si le matériel est là, que les femmes ont des stratégies de résistance, qu'elles sont créatrices et qu'il faut d'abord miser sur elles et non seulement sur des mesures sociales...» (p. 183-184). Je ne peux être qu'en accord avec cette affirmation. La vision présentée dans l'ouvrage, malgré le très grand effort à la nuance, demeure très partielle : elle postule que les pathologies sociales sont pires chez les hommes, qu'elles y trouvent leur source, que seuls les hommes rendent la vie difficile à leur femme. Mais, paradoxalement, on impute le tout à la seule socialisation. Cette position ne peut déboucher que sur un parti-pris contre les femmes, contre leurs intérêts en tant que femmes.

*Le défi de l'égalité* se voulait un ouvrage balancé, nuancé et encadré dans une perspective historique. La tâche n'a pas été facile. Il faut conclure que le mandat donné à ce groupe de recherche était trop complexe pour être réglé dans un petit livre de moins de 200 pages. Il faut aussi dire que l'ouvrage est déjà vieux de huit ans et que beaucoup de choses ont changé depuis, sinon dans les rapports hommes/femmes, du moins dans la manière de réfléchir à leurs rapports. Mais cet ouvrage a au moins l'avantage de débayer bon nombre de questions, de présenter un nombre important de pistes de réflexion et d'établir fermement que la santé mentale est à situer dans la trame de l'ensemble des rapports sociaux. À la fin, cependant, comme le disait l'écrivain anglais James Boswell, la question posée demeure plus vraie que la réponse donnée.



## Notes

1. M. Foucault (1972), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
2. Voir les deux ouvrages de Goffman (1975), *Stigmates: les usages sociaux des handicaps*, et (1968), *Asiles: études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit.
3. K. Anderson (1990), *Chain Her By One Foot: The Subjugation Of Women in Seventeen-Century New-France*, London, New York, Routledge.
4. R. Muchembled (1978), *Culture populaire et culture des élites*, Paris, Flammarion; 1987, *Sorcière, justice et société aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles*, Paris, Imago; 1988, *L'invention de l'homme moderne*, Paris, Fayard.
5. Simone de Beauvoir (1949), *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.
6. M. Onfray (2000), *Théorie du corps amoureux: Pour une érotique solaire*, Paris, Grasset, p. 17.
7. Par exemple, G. Dupuy (2000), *Coupable d'être homme: «violence conjugale» et délire institutionnel*, Montréal, VLB Éditeur.
8. Voir <http://www.forever.freshell.org> (accédé le 23 février 2001) sur la violence des femmes envers les hommes. Voir aussi D. Pepler, W. Craig, et J. Connolly, J. (in press). *Aggressive Girls: A Handbook for Schools*. Prepared for the Ministry of Education and Training, Government of Ontario.
9. Pour apprécier les transformations de la masculinité, on peut ici consulter Lynn Segal (1990), *Slow Motion: Changing Masculinities, Changing Men*, Rutgers University Press.
10. Il est encore, en 2001, des classes dans les universités où on enseigne aux jeunes femmes qu'elles sont des victimes.